

PAJTIMET:

Në Shqipëri

Per një mot . . . fr. ar 10
Per gjashtë muaj . . . 6

Në Rumani

Per një mot . . . Lei 300
Per gjashtë muaj . . . 100

Në Amerikë

Per një mot . . . Doll. 3
Per gjashtë muaj . . . 2

Kudo gjetkë

Per një mot . . . fr. ar 15
Per gjashtë muaj . . . 8

SHQIPËRIA E RË

ALBANIA NOUË ORGAN KOMBETAR-POPULLOR

Drejtor-Proprietar: MIHAL S. XOXE

Drejtor Politik: Dr. ZOI XOKA

Ç'do numur

Urime, ngushëllime, falënderje

1/2 Leke

5 Lei rredha.

Për reklama marrëveshje e veçantë

DEL Ç'DO TE DJELE

Drejtimi: SHQIPËRIA E RË

Constanța—România

Telegr. ALBANIANOUË TELEFON 551

Dorëshkrimet nuk

kthehen

Nuk ushqën asnjë dashuri në shpirtin e tij kush nukë sheh, në të shkuarën dhe në të pritmen, vuajtjet e mijëra njërvësue.

E. Giovannetti

La langue albanaise

La „Nouvelle Albanie“ (Shqipëria e Re) No. 316 et 317 d'Avril dernier a publié sous la signature de Monsieur I. N. Duployen et sous le titre que ci-dessus une partie de l'article que sous le même titre avait écrit feu Mr. A. Meillet pour la REVUE HEBDOMADAIRE de Paris, No. 32 du 7 Août 1915.

Revenir, sur le sujet à la distance de treize années et surtout après la mort de l'auteur, survenue dans l'intervalle, pourrait paraître bien oiseux à beaucoup de personnes; mais les lignes de M. Duployen ayant conféré à l'article en question les honneurs de l'actualité, qu'il nous soit permis, de mettre sous les yeux des lecteurs de la „Nouvelle Albanie“ l'écrit de M. A. Meillet en entier, tel qu'il a paru dans la revue parisienne.

„On a souvent dit qu'un Etat tel que l'Autriche était utile pour organiser des nations diverses, obligées de coexister et incapables de se grouper elles-mêmes. L'événement vient de montrer, au contraire, que dans une Europe dominée par le principe des nationalités, un Etat qui est, simplement, suivant un principe courant au moyen âge, mais étranger au monde moderne, l'agrégat des pays appartenant à une famille royale, est une cause de dissolution; et c'est d'Autriche qu'est venue la grande guerre actuelle, soulevée sans doute par beaucoup, de gens en Allemagne, mais que la politique autrichienne a provoquée.

„Habitée à vivre de luttes entre les nationalités qui tentaient de se constituer ou de se reconstituer, l'administration autrichienne a suscité en Albanie un Etat artificiel qu'elle espérait dominer. Les Albanais n'ont jamais réussi à se donner par eux-mêmes une unité nationale. Bien qu'ils soient en nombre assez faible, quelque deux millions d'individus, ils sont divisés en trois confessions religieuses: les uns musulmans, d'autres orthodoxes, et d'autres catholiques. Grâce à la forte organisation des missions catholiques dont ils étaient maîtres et qui faisaient du groupe catholique le seul centre possible d'une unité, les Autrichiens pensaient diriger l'Albanie. Mais ce n'est pas par hasard que les Albanais ne se sont jamais organisés en un corps de nation; et la minorité catholique a reconstruit l'hostilité de tout le reste de la population; il a suffi au prince désigné par l'Autriche d'être le représentant de cette minorité pour soulever le pays contre lui. S'ajoutant aux autres échecs de sa politique balkanique, cette désillusion a dû être pour beaucoup dans le parti qu'a pris l'Autriche d'obtenir par la guerre ce que les intrigues de son administration et de ses missions

ne réussissaient pas à lui donner.

„Pourtant il y a réellement une nation albanaise, mais amorphe. La langue albanaise qui est tout à fait à part, donne une idée du caractère de la nation, et il vaut la peine de l'examiner.

„La langue albanaise n'est connue que depuis un temps assez court. On n'en a pas de monuments antérieurs au dix-septième siècle. Et ceci déjà est significatif. Il n'est pas surprenant qu'il n'y ait pas de textes albanais avant l'époque chrétienne; ne: peu de langues ont été écrites en Europe à une date aussi ancienne. Mais, du jour où le christianisme s'est propagé, on a en général éprouvé le besoin de fixer par écrit les langues qui avaient une certaine importance nationale. La propagation chrétienne, qui a utilisé le gotique, l'allemand, l'anglais, l'irlandais, le slave, l'arménien, a négligé l'albanais.

„Bien qu'il soit séparé de la période de communauté indo-européenne par une longue période de profondes transformations, l'albanais se reconnaît très vite pour une langue indo-européenne. Il offre encore bien des particularités grammaticales, qui sont des restes du type indo-européen, et les formes indo-européennes permettent d'expliquer l'ensemble de sa grammaire. Un nombre appréciable de mots de son vocabulaire sont d'origine indo-européenne, et l'examen de ces mots permet de déterminer comment du système phonétique indo-européen on est passé au système albanais: la théorie des correspondances phonétiques entre l'indo-européen et l'albanais est faite dans les grandes lignes.

„Dés maintenant on sait que l'albanais appartient, parmi les langues indo-européennes, au groupe des dialectes orientaux, avec le slave, l'arménien, l'iranien et le sanscrit. Mais ceci n'a de valeur que pour une période ancienne, antérieure à la dispersion des dialectes indo-européens.

„Après cette dispersion, rien ne donne à penser que, à aucun moment, l'albanais ait été la langue d'une grande nation. On n'en a trace nulle part dans l'antiquité. Et le groupe n'est représenté maintenant que par un nombre restreint de parlers, qui sont sensiblement distincts les uns des autres, bien que les ressemblances entre ces parlers locaux soient encore très grande et que tous les individus parlant albanais puissent, avec peu d'effort, s'entendre entre eux. La comparaison avec le celtique est instructive: comme l'albanais, le celtique n'est représenté aujourd'hui que par

1) sic.

„d'assez petits groupes de populations. Mais, sans parler de ce que l'histoire enseigne sur l'empire gaulois, et en faisant abstraction de toute l'ancienne littérature irlandaise et galloise, la variété actuelle des parlers celtiques, ceux du type gaélique, d'une part, en Irlande et en Ecosse, ceux du type brittonique, de l'autre, dans le pays de Galles et dans l'Amérique française, montre que les parlers celtiques maintenant employés sont des survivances de langues plus importantes et dont l'usage s'étendait plus loin. Rien de pareil pour l'albanais: il constitue un petit groupe, peu diversifié, dont le passé est inconnu et qui n'a jamais été impérial.

„Jusqu'à ces dernières années, il ne s'était pas constitué de langue littéraire écrite, commune à tous les Albanais. En grande partie sous des influences étrangères, et notamment sous celle des missions, on en a organisé une, dont l'importance est restée médiocre. L'orthographe de cette langue littéraire a commercé de se fixer il y a une trentaine d'années, et un congrès tenu à Monastir en 1908 l'a arrêtée en quelque mesure. Mais on voit combien tout ceci est récent et artificiel.

„Le trait dominant de l'histoire de l'albanais, c'est qu'on ne voit pas qu'il ait jamais exercé sur une autre langue une action notable, tandis que lui-même a emprunté de toutes mains. L'albanais se comporte à ce point de vue comme le basque, qui est tout pénétré de mots étrangers, et qui pourtant a conservé, au milieu des parlers romans qui l'entourent, un caractère tout à fait propre, sans pour cela fournir d'éléments de vocabulaire à ces parlers.

„Si la persistance d'éléments indigènes, et en particulier d'une grammaire particulière, atteste la continuité d'une vie nationale, ce sont les emprunts de mots qui établissent les influences de civilisation.

„Le fait que l'albanais est, parmi les idiomes indo-européens, une langue tout à fait à part et ne se rattachant à aucune autre, et aussi indépendante du slave et de l'arménien que peuvent l'être le sanscrit et l'iranien, prouve que malgré sa petitesse à toute époque, la nation albanaise a toujours eu son caractère propre et indépendant. Il y a là une petite nationalité qui ne s'est laissé absorber par aucune autre, là du moins où le caractère montagneux du pays permettait de résister à l'absorption par une nationalité plus développée.

„Mais l'albanais n'a, semble-t-il, rien fourni à d'autres langues à aucune époque. Les

langues voisines de l'albanais ne lui doivent à peu près aucun emprunt, et ceci montre que la nation albanaise n'a pas exercé d'influence au dehors. „Dans le passé comme aujourd'hui, elle fut composée d'individus souvent énergiques et difficiles à assimiler, mais qui ne se sont pas pliés aux disciplines qu'exige la civilisation, et qui n'ont servi de modèle à personne.

„En revanche les Albanais, moins civilisés que la plupart de leurs voisins, leur ont pris beaucoup de mots. „Du grec ancien rien ne paraît leur être venu: c'est un fait remarquable que le grec ancien n'a pas agi sur les langues situées au nord de son domaine. Peut-être le grec avait-il agi sur le macédonien, qui a disparu de bonne heure et dont on ne sait à peu près rien. Mais il n'a rien fourni à l'albanais, pas plus qu'au slave ou au germanique, avant l'époque chrétienne. Langue de régions côtières, le grec ancien n'a pas rayonné sur l'Europe continentale.

„En revanche, la conquête romaine a installé le latin dans les provinces romaines de Dalmatie, de Pannonie, de Moesie et de Dacie. Le roumain, qui tient encore une large place dans la presqu'île balkanique et à l'ouest des Carpathes, témoigne de cette extension du domaine latin. Les les dalmates, qui sont aujourd'hui de langue serbo-croate, donc slave, ont eu autrefois des parlers latins, tous disparus maintenant, mais dont les derniers n'ont cessé de s'employer qu'à date récente; encore dans les derniers années du dix-neuvième siècle, M. Bartoli a pu relever dans l'île de Veglia, de la bouche d'un vieillard, d'importantes survivances de l'ancien parler roman de l'île. Dans la région où se parlait à l'époque de l'empire romain la langue qui est devenue l'albanais — et dont, bien entendu les limites ou même l'emplacement ni les de l'Albanie —, le latin ne s'est pas substitué à la langue indigène comme il l'a fait dans la région où s'est parlé le dialecte latin qui a abouti au roumain. Mais l'influence romaine s'est fait sentir très fortement, et le vocabulaire albanais s'est empli de mots latins. Quand la diplomatie a eu l'idée malheureuse de donner à l'Albanie une unité politique et, avec cette unité, politique, un roi, celui-ci a reçu le nom de mbret; or, mbret est simplement la forme qu'a prise en albanais le mot latin imperator. Des termes aussi courants que fjalë (parole), flis (je parle) sont d'origine

latine; il s'agit du latin *abel-la* (italien *favella*), *fabulare* (espagnol *hablar*). Le „chien“ se nomme *gen* (latin *canis*). L'albanais est si plein de mots latins que les romanistes sont obligés, dans leurs travaux sur le latin vulgaire, d'en tenir compte presque comme d'une langue romane. Les emprunts au latin de l'époque impériale sont les plus anciens qu'on connaisse en albanais. Ils montrent de quel côté sont venues les premières grandes influences de civilisation qu'on constate sur la nation albanaise.

„Mais, bien que tout ses jours soient sur l'Adriatique et que, par suite, elle soit orientée vers l'Italie, l'Albanie, faisant partie de la péninsule balkanique, a subi des influences balkaniques, et la vocabulaire albanais renferme un grand nombre de mots grecs modernes et aussi de mots slaves. Non seulement des mots, comme *fron* „siège“ (grec *thronos*), mais même des expressions comme *l'ypset* „il faut“ (grec *eleipsa* „j'ai laissé“), *papsem* „je me repose“ (grec *epafsa*), sont grecs. Les emprunts au slave tiennent une moindre place, parce que le prestige de la civilisation slave était moindre. Il n'en manque pas cependant, ainsi *zakon* „habitude“, mot slave que le grec moderne a du reste également adopté.

„La domination turque a apporté à l'albanais beaucoup de mots „islamiques“: arabes, persans ou proprement turcs. Ainsi, comme presque partout où s'est étendue l'influence de l'Islam, l'heure se dit *sahat*, le „temps“ se dit *zaman*, mot persan qui s'est aussi répandu largement; etc.

„Mais la grande influence de civilisation est demeurée celle qui vient d'Italie, et après avoir reçu très anciennement des mots latins d'époque impériale, l'albanais a reçu une foule de mots italiens; ainsi le „gain“, le „profit“ (italien *profito*) est désigné en albanais par *fit*. L'adjectif *fortë* „fort“, et le verbe dérivé *forcoj* (le „force“) ne sont autre que l'italien *forte*, *forzare*; l'albanais *pagoj* „je paye“ est l'italien *pagare*; les exemples sont innombrables.

„D'où qu'ils viennent, les emprunts qu'a fait l'albanais à toutes sortes de langues sont assimilés et ont pris l'aspect de mots indigènes. Ceci ne tient pas à ce que l'albanais aurait possédé, posséderait encore une force d'assimilation particulière, mais simplement à ce que ces emprunts ont été faits à la langue parlée, par des gens qui ne songent pas à écrire leur propre langue. (à suivre) S. KOLEA

Pajtimet:	
Nr Shqipëri	
Per një muaj	10
Per gjashtë muaj	50
Nr Romani	
Per një muaj	10
Per gjashtë muaj	50
Nr Amerikë	
Per një muaj	10
Per gjashtë muaj	50
Kudo gjëhet	
Per një muaj	10
Per gjashtë muaj	50

SHQIPËRIA E RE

ALBANIA NOUË ORGAN KOMBETAR-POPULLOR

Drejtor-Proprietar: **MIHAL S. XOXE**

Drejtor Politik: **Dr. ZOI XOXA**

Në vënd të spekulojmë mbi besimin dhe ignorancën e popullit, do t'i bëjmë një shërbim shumë të math po t'i themi se ay ka jo vetëm të drejtë po edhe detyra për të përmbushur kundrejt shoqërisë.

Raoul Péret

Çdo numër
1/2 Leke

Letime, agushillitno, hllëndorje
5 Lei rretho.
Për reklama marrëveshje e veçantë

DEL Ç'DO TE DJELE

Drejtimi: „SHQIPËRIA E RE“

Constanța—România

Telefon: AERBANIANOUË TELEFON 831

Dorëshkrimet nuk
kthehen

La langue albanaise

Suite (2)

„Du reste, il ne s'agit pas en général de mots techniques ou de ces groupes d'expressions qu'on emprunte systématiquement à l'étranger, en cherchant à leur maintenir leur caractère étranger. Parant leur propre langue parce qu'ils tiennent à garder leur caractère à part, les Albanais n'ont pas cherché à reproduire des formes étrangères. S'ils ont adopté des termes étrangers, c'est parce qu'ils en sentaient le besoin et que leur propre idiome ne leur fournissait pas l'équivalent. Mais l'étranger n'a pas eu pour eux assez de prestige pour les amener à conformer ces emprunts à l'usage d'autres langues, et ils ont plié à l'usage de leur propre idiome les mots très nombreux qu'ils ont pris au dehors.

„La langue albanaise donne ainsi une idée juste de cette petite nation qui n'a jamais rien fait pour se donner une unité, pour agir sur ses voisins en tant que nation, qui a eu et qui a son existence à part, sans influence extérieure, mais qui, dans la mesure où elle subit des influences, adapte ce qu'elle emprunte et garde en tout un caractère spécial; ce caractère ne comporte ni beaucoup d'invention, ni beaucoup d'originalité; mais il ne se confond avec rien. L'albanais n'ajoute rien à ce qui se voit ailleurs; mais il est autre.

„La force de résistance qu'opposent les Albanais à l'assimilation se voit en Italie, où des colonies albanaises se perpétuent depuis longtemps sans se fondre avec les populations environnantes. On trouve de ces colonies dans les Abruzzes, en Calabre et en Sicile, qui remontent jusqu'au quinzième siècle. Ailleurs, les Albanais ont moins fortement résisté, et l'on sait que dans le royaume de Grèce, et notamment en Attique, beaucoup de gens qui aujourd'hui parlent grec sont des Albanais hellénisés.

„La survivance d'une petite langue comme l'albanais est du même ordre que la persistance du basque, elle ne justifie la constitution d'un Etat autonome. Le particularisme d'une langue qui n'a aucun rayonnement au dehors, qui n'a été l'organe d'aucune littérature, d'aucune pensée neuve et qui est restée confinée dans une petite nation dénuée de civilisation propre, ne donne pas lieu à la création artificielle d'un Etat.

A. MEILLET

L'auteur de l'article, qu'on vient de lire, n'est pas tendre à l'égard des petites nationalités; celles-ci, à son avis, n'ont rien de mieux à faire que de disparaître à jamais.

Cette nouvelle consécration du principe de la force primant le

droit, venant d'un citoyen français et qui plus est, d'un professeur du collège de France, a dû surprendre douloureusement tous ceux qui ont aimé et qui aiment toujours la France de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, la France des Droits de l'Homme.

Nous ne nous permettons pas de mettre en doute que déjà à l'époque où l'article en question a été publié, bien des Français ont dû se récrier et réagir.

Le fait que sous l'impulsion de la France, l'Archevêque de Versailles s'est intéressé activement au sort de toutes les nationalités, même les plus petites, est une preuve éclatante que la théorie professée par M. Meillet n'a trouvé écho dans les pensées et les sentiments de l'immense majorité des Français.

Quei qu'il en soit ce n'est plus le moment de nous attarder sur le sujet.

Contentons-nous de voir clair dans le fatras d'assertions gratuites, que M. Meillet a jetées pêle-mêle dans son article, et essayons d'en redresser les nombreuses inexactitudes et de réfuter, dans la mesure de nos faibles moyens, la thèse, dont il s'est révélé le champion, en ce qui concerne la langue et la nationalité albanaise, car c'est contre celle-ci que M. Meillet décoche le premier trait dans sa guerre contre les petites nationalités.

Les arguments sur lesquels s'appuie l'auteur pour déplorer à maintes reprises „l'idée malheureuse qu'ont eue les Grandes Puissances d'avoir donné à l'Albanie une unité politique“ et pour demander sur le plat la tête de la nationalité albanaise, étant d'ordre linguistique avec des digressions dans le domaine de l'histoire et de la morale politique, force nous est de le suivre dans tous ces domaines, tout en faisant appel à l'indulgence des lecteurs impartiaux si l'exposition des faits nous obligera de nous étendre plus que nous ne l'aurions désiré.

Relevons tout d'abord parmi les nombreuses contradictions dans lesquelles tombe l'auteur, celle qui intéresse de plus près les petites nationalités.

Tandis que tout au début M. Meillet reconnaît que „l'Europe moderne est dominée par le principe des nationalités“ il ne s'en fait pas pour cela un scrupule pour soutenir en cours de son article des idées diamétralement opposées à cette prémisse.

Après avoir admis qu'„il y a réellement une nation albanaise“ et que cette nation „a toujours eu son caractère propre et indépendant, et qu'elle ne s'est laissée absorber par aucune autre“ et plus loin „qu'elle fut composée d'individus souvent énergiques, difficiles à assimiler et parlant leur propre langue parce qu'ils

tiennent à garder leur caractère à part“ et encore que cette nation albanaise „a eu son existence à part et garde en tout un caractère spécial“ M. Meillet conclut que tout cela „ne justifie pas la constitution d'un Etat autonome“.

Qu'est ce qu'il est, donc, fallu de plus pour justifier à ses yeux la création d'un Etat autonome albanais dans une Europe dominée, comme il le dit, par le principe des nationalités?

M. Meillet prétend que c'est l'Autriche qui a „suscité en Albanie un Etat artificiel“. Ce n'est pas le seul point où il fait litière de l'histoire; nous en verrons bien d'autres par la suite.

En nous rangeant pour un moment à son point de vue, nous dirons qu'il oublie l'Italie, surtout l'Italie, qui depuis des siècles entretenait des écoles et des séminaires, dans lesquels les jeunes Albanais, qu'ils fussent originaires d'Albanie ou nés dans les colonies albanaises en Italie, recevaient l'instruction dans leur propre langue. De ces écoles et de ces séminaires est sortie une pléiade d'écrivains patriotes albanais, qui, citoyens ou résidents dans un pays libre, pouvaient écrire et agir librement pour exalter le patriotisme albanais et préparer des voies à l'indépendance de l'Albanie.

Rien de tel en Autriche. Ceci au point de vue de M. Meillet. Mais la vérité historique est bien autre.

L'Etat albanais a été constitué par la volonté de toutes les Puissances.

Si l'Autriche croyait y trouver un intérêt particulier, il y avait bien de l'autre côté de la barrière un contrepoids non indifférent; c'était la Russie des Tsars, qui, elle, ne voyait son intérêt, ou plutôt celui de ses clients balkaniques, que dans l'aneantissement de la nationalité albanaise. La décision dépendait donc surtout des Grandes Puissances libérales!

Or, l'Angleterre, la France et l'Italie ne devaient pas, ne pouvaient pas laisser consommer le crime de lèse-humanité, souhaité par M. Meillet, sans renier des principes que l'Europe moderne avait proclamés sacrés et imprescriptibles.

Il y a des cas où la diplomatie doit tout de même mettre en ligne de compte le poids de l'opinion publique.

L'Europe pouvait peut-être ne plus avoir présente à la mémoire la résistance héroïque, que, pendant un quart de siècle, les Albanais, sous la conduite de Georges Castriote Skanderbeg, leur chef immortel, opposèrent à la ruée des Sultans, et qui permit à la civilisation occidentale de se ressaisir; induite en erreur par une propagande audacieuse et effrontée, l'Europe avait peut-

être fini par se méprendre sur le caractère véritable des luttes, que ces mêmes Albanais, dans le cours des siècles suivants, ne cessèrent d'engager témérairement contre les Turcs, sous des chefs qui, malgré l'identité de leurs convictions religieuses avec celles des envahisseurs, ne s'en sont pas moins révélés les dignes héritiers de la haine de leurs aînés contre la domination étrangère. Mais l'opinion publique européenne ne pouvait pas tout de même avoir oublié de sitôt des faits, trop récents, tels que la Ligue Albanaise de Prisrend et les nombreuses insurrections albanaises contre l'absolutisme hamidien et, par la suite, contre les menées panturquistes des Jeunes Turcs.

C'étaient là autant de preuves irréfragables de l'indomptable vitalité nationale albanaise, et pour ce qui concerne les révoltes à main armée, elles ont été en outre autant de coups de bélier décisifs qui furent la cause primordiale de l'effondrement de la Turquie.

Si des professeurs, genre Meillet, croient n'en devoir tenir aucun compte, les diplomates de Londres sentirent, eux, que l'autonomie de l'Albanie s'imposait, même sans intervention de l'Autriche, et ils „donnèrent à la nationalité albanaise une unité politique“ malgré l'opposition de la Russie.

M. Meillet dit: „La langue albanaise n'est connue que depuis un temps assez court. On n'en a pas de monuments antérieurs au XVII siècle, et ceci déjà est significatif“.

M. Meillet se trompe. Presque aussitôt après la découverte de l'art d'imprimer, paraît un premier livre albanais. C'est le livre de prières de D. Gjon Bozuku, imprimé en 1555, in 4°, en deux colonnes; l'exemplaire qu'on en a eu l'occasion de feuilleter se compose de 188 pages intactes, de plusieurs morceaux de pages, outre celles qui manquent complètement.

Quelque temps après, en 1592, parut la „Dotrina Arbërisht“ de Lluk Matranga, et, en 1621, le livre de Pjetër Budi, évêque albanais, originaire de Kruja, sous le titre „Pasqyra e Rrëfimitë“ (Speculum confessionis).

En 1635 paraît encore à Rome la vocabulaire albanais de Frano Barjhi (Franciscus Blancus) évêque albanais de Mati, qui écrivait avant 1500.

A noter encore que les auteurs albanais des XVI et XVII siècles font mention de manuscrits de beaucoup antérieurs à leur époque, qu'ils auraient vus et consultés ou dont ils auraient entendu parler leurs aînés.

Ceci pour un simple souci de précision qui n'enlève, du reste, rien au reproche que M. Meil-

let fait à l'albanais de n'avoir pas été écrit à une époque beaucoup plus ancienne et surtout à l'époque „où le christianisme s'est propagé et où on a en général éprouvé le besoin de fixer par écrit les langues qui avaient une certaine importance nationale“.

Du premier abord cela paraît paraître absolument vrai. S'il en était réellement ainsi, les Albanais pourraient quand même se consoler jusqu'à une certaine mesure en pensant qu'ils ne sont pas les seuls dans le cas. Bien d'autres peuples, et non des moindres, n'ont écrit leurs langues que bien tard.

Pour l'albanais cependant ce reproche ne paraît pas tout à fait justifié. Il y a des indices — et beaucoup de philologues en sont convaincus — que l'albanais actuel et avant lui les parlers illyro-thrace-macédoniens, dont sans conteste possible il est la survivance, ont été écrits depuis la plus haute antiquité.

Rien que l'état actuel de la langue albanaise, la richesse de son vocabulaire, ses conjugaisons et ses déclinaisons grammaticales, exceptionnellement riches et variées, les règles de la morphologie des mots et de la construction des phrases, sont une preuve suffisante qu'il s'agit d'une langue non complètement dépourvue de culture.

Mais les preuves palpables? Mais les documents écrits ou sont ils? S'ils ont existé qu'est-ce qu'ils sont devenus?

Eh bien, ces preuves, ces documents existent et s'ils ne sont pas aussi nombreux que l'eût souhaité la science, la vraie science, la cause doit être recherchée dans les bouleversements qu'ont connus l'Albanie et les pays des ancêtres des Albanais actuels.

En effet un simple coup d'oeil, jeté sur l'histoire, suffit pour montrer que depuis les temps préhistoriques et jusqu'à nos jours ces pays, tous ensemble ou l'un après l'autre, ont été le théâtre de bouleversements que peu d'autres régions ont connus. Boulevard par où débouchèrent toutes les grandes invasions, les pays albanais ont eu à en supporter tout le poids. A des intervalles, presque périodiques, de 4 à 5 siècles, ces contrées ont été bouleversées de fond en comble et toute trace du labeur et des efforts des populations durant les intermèdes de paix et de tranquillité ont été anéantis.

Les oeuvres littéraires albanais — s'il y en a en — concentrés dans un rayon relativement restreint, puisqu'il ne s'agissait point d'une langue impériale comme le grec et le latin, ont pu facilement disparaître à jamais sous les décombres

(à suivre) S. KOLEA

PAJTIMET:	
Në Shqipëri	
Per një mot	fr. ar 10
Per gjashtë muaj	0
Në Romani	
Per një mot	Let 300
Per gjashtë muaj	100
Në Amerikë	
Per një mot	Doll. 3
Per gjashtë muaj	2
Kudo gjëkë	
Per një mot	fr. ar 15
Per gjashtë muaj	8

SHQIPËRIA E RE

ALBANIA NOUË ORGAN KOMBETAR-POPULLOR

Drejtor-Proprietar: MIHAL S. XOXE

Drejtor Politik: Dr. ZOI XOXA

Nuk u bëhen të mira
populve veç se duke shf-
duar opinionin e të më-
shëve dhe të ignorantëve.
NAPOLEONI

Ç'do numur
1/2 Leke

Urime, ngushëllime, falënderje
d' Leke radha.
Për reklama marrvëshje e veçantë

DEL Ç'DO TE DJELE

Drejtimi: „SHQIPËRIA E RE“
Constanța—România
Telegr. ALBANIANOUË TELEFON 651

Dorëshkrimet nuk
kthehen

La langue albanaise

Suite (3)

Les oeuvres littéraires albanais — s'il y en a eu — concentrés dans un rayon relativement restreint, puisqu'il ne s'agissait point d'une langue impériale comme le grec et le latin, ont pu facilement disparaître à jamais sous les débris des cités rasées au sol et des campagnes dévastées par les envahisseurs. De cela les exemples sont malheureusement nombreux dans l'histoire des peuples. Il n'y a, donc, là rien de surprenant ou d'inadmissible; c'est même le contraire qui eût dû surprendre et être considéré comme un miracle. L'humanité et la science n'ont-elles pas à déplorer la perte irréparable de la partie la plus grande des littératures grecque et latine, pourtant impériales et répandues dans tous les coins du monde?

Malgré cela essayons de mettre à point quelques indices, ne fut-ce que pour inciter les jeunes à entreprendre des recherches et des études qui pourraient peut-être résulter fructueuses.

Commençons par l'Albanie actuelle.

Il est désormais presque hors de doute que dans les régions du nord (Illyrie et Dalmatie) la langue nationale a été écrite de bonne heure.

La vie intellectuelle de ces époques reculées étant concentrée entre les mains du clergé il s'ensuivait que la plupart des écrivains se servaient de préférence du latin, soit parce qu'ils avaient fait leurs études en cette langue dans les séminaires, soit aussi parce qu'ils voulaient s'adresser à un plus grand nombre de lectures. Les auteurs albanais qui ont écrit en latin sont nombreux.

Mais, malgré tout, les populations de ces régions n'ont pas complètement négligé leur idiome national, auquel ont été adaptés de bonne heure des systèmes d'écriture, appropriés à ses besoins phonétiques.

Il y a tout d'abord l'écriture glagolitique dont l'invention est attribuée à Saint Jérôme, et qui en tout cas est bien plus ancienne que l'écriture cyrillique. Adoptés par les Slaves, après la dénationalisation de toute la Dalmatie et d'une partie de l'Illyrie, les caractères glagolitiques sont considérés comme une écriture slave, mais à tort, car ils sont antérieurs à la descente des Slaves dans ces régions; du reste des philologues, slaves précisément, ont reconnu que l'écriture glagolitique est un ancien alphabet albanais.

Mais il y a une deuxième écriture nationale albanaise, en usage jusqu'à tout dernièrement dans l'Albanie du Nord, qu'on désigne sous le nom d'alphabet de Scutari, pour le distinguer des caractères actuellement en usage.

Cette écriture remonte de

même à une époque antérieure au XV siècle, et les premiers livres albanais connus, dont les manuscrits datent du XIV siècle, ont été écrits en caractères scutarins. Des philologues italo-albanais assurent que d'autres manuscrits de même époque, mais encore inédits, se trouvent dans la Bibliothèque Vaticane.

Venons à l'Albanie du sud et à l'Épire.

Les populations de ces contrées ont certainement dû suivre l'exemple de leurs frères du nord. Mais, faisait-on usage de l'écriture scutarine, ou de celle appelée par la suite glagolitique, ou bien avait-on adopté un alphabet spécial? La réponse est bien difficile, car les documents manquent jusqu'à ce jour complètement.

Soumis, depuis le III siècle, politiquement à l'empire d'Orient et dépendant, au point de vue spirituel, du patriarcat grec de Constantinople, ces régions ont été le point vers lequel convergèrent les efforts de la propagande de grécisation, entreprise par la politique byzantine, bien avant le VII siècle. Sous l'empereur Constantin Copronyme cette propagande, érigée en système politique, avait intensifié sa campagne de dénationalisation des allogènes par l'établissement de colonies grecques en Thrace, en Macédoine et en Épire. Les successeurs de cet empereur poursuivirent les mêmes voies.

La prise de Constantinople par les Turcs n'a en rien ralenti l'activité de cette propagande; tout au contraire celle-ci a puisé de nouvelles forces dans ce désastre. Tous les efforts que faisaient les populations allogènes pour se relever par la culture de leurs langues nationales, étaient impitoyablement étouffés par le clergé grec, soutenu par le gouvernement turc, qui méconnaissait ses véritables intérêts.

Tous les anciens écrits albanais ont systématiquement été anéantis; l'écriture de la langue était proscrite sous peine d'excommunication, et tout a été mis en oeuvre pour faire oublier aux populations chrétiennes jusqu'au parler national.

Le gouvernement ottoman de son côté suivait le même procédé envers les populations musulmanes, mais avec cette différence que s'il imposait le turc pour l'écriture, il laissait pourtant le peuple libre de parler sa propre langue.

Les manuscrits albanais, conservés dans quelques couvents musulmans sont de l'époque turque; quant à ceux découverts, dans la seconde moitié du siècle dernier, dans l'Albanie centrale, rien ne permet d'en faire remonter l'origine au delà du XV siècle, quoique par la forme des caractères ils paraissent

se rattacher à l'écriture pélasgique.

Le tour maintenant aux parlers préalbanais, dont celui-ci est incontestablement la survivance.

Il n'y a plus personne au monde, pensons-nous, qui, de bonne foi, puisse mettre en doute que les Pélasges (Thracés, Phrygiens, Illyro-macédoniens, Chypriotes, Etrusques etc.) n'aient pas écrit leur langue depuis les temps les plus reculés.

Les auteurs grecs nous apprennent que les caractères dits pélasgiens, leur étaient venus par les Pélasges et que pendant longtemps ces caractères ont été connus sous le nom de lettres pélasgiques.

Il existe du reste des documents; on possède de nombreuses inscriptions, dont on a pu déchiffrer quelques-unes, mais qu'il a été jusqu'ici impossible d'interpréter.

Nous taxerions de présomption si nous nous hasardions de suggérer aux épigraphistes d'essayer d'arracher à ces monuments leur secret séculaire, en s'aidant de l'albanais?

Cela pourrait bien réserver des surprises dans le domaine de la linguistique et peut-être aussi dans bien d'autres domaines.

M. le Dr. Thomopoulos d'Athènes, avec le concours de l'albanais, a paraît-il pu obtenir des solutions très acceptables des problèmes que posent beaucoup d'inscriptions, dont il n'a pas été possible d'avoir par d'autres voies une interprétation raisonnable.

Les études de M. Ibrahim Grandi, restées malheureusement inédites jusqu'à ce jour, sont orientées dans le même sens.

D'autre part il y a lieu d'espérer que les fouilles entreprises en Albanie par différentes missions savantes, auxquelles le gouvernement éclairé de la république albanaise prête tout son concours, pourront faire sortir des entrailles de la terre de nouveaux monuments de l'ancien parler du pays. En outre une étude plus approfondie des palimpsestes et autres manuscrits, qui gisent dans les recoins des couvents ou dans les fonds encore insuffisamment explorés des bibliothèques publiques, pourraient mettre au jour d'autres documents précieux pour enrichir le domaine de la gléologie pélasgique.

Tout en admettant que l'albanais appartient à la grande famille de langues indo-germaniques, M. Meillet le classe dans le groupe des dialectes orientaux, à côté du slave, de l'arménien, de l'iranien et du sanscrit, et prétend „qu'à aucun moment l'albanais n'a été la langue d'une grande nation. On n'en a trace nulle part dans l'antiquité“.

Que l'albanais soit un parler indo-germanique, à cela personne ne peut plus contredire; mais qu'il se rattache tout particulièrement au groupe oriental, tel que l'établit M. Meillet, cela paraît quelque peu nouveau.

Nous savons que d'autres, plus modestes peut-être, ne se sont pas crus en mesure de se prononcer sur la question. Mais il y a des linguistes, qui ont fait des études approfondies en la matière, qui ont démontré que l'albanais, survivance du pélasgique, vient à la tête du groupe gréco-latin, beaucoup plus près du sanscrit que n'importe quel autre idiome de ce groupe.

M. Meillet avance que „le passé de l'albanais est inconnu“.

C'est encore une assertion tout à fait gratuite.

Le passé de l'albanais est bien connu; l'histoire, celle du moins qu'on ne peut plus déformer au gré de ses désirs ou de ses intérêts, est catégorique sur ce point.

Hérodote déclare que les Illyriens les Epirotes, les Macédoniens, les Thraces n'étaient pas des Grecs; ils formaient eux une seule famille. Ailleurs, comme pour mettre plus en évidence cette distinction, il ajoute que les Grecs avaient fondé des colonies en Macédoine, surtout le long du littoral.

Maîtres de tout le mouvement commercial, les Grecs finirent par assurer à leur langue une certaine prépondérance dans les zones maritimes; il en a été ainsi un peu partout; en Asie Mineure, en Italie, en Sicile, en France, en Illyrie, au Pont Euxin, en Libye et ailleurs. Le fait se trouve encore répété de nos temps sur la côte de la Macédoine et de la Thrace; les villes sont pour la plupart hellénisées, tandis que la campagne, le hinterland est resté ce qu'il était.

Démosthène, dans ses philippiques, tonne contre le roi de Macédoine, Philippe le barbare.

Un ancêtre de Philippe, Alexandre I, qui avait rendu des services aux Grecs pendant les guerres médiques, a été refusé aux Jeux Olympiques, comme étranger et ce n'est qu'après des interventions puissantes qu'il y a été admis au titre de philhellène, étayé, pour les besoins de la cause.

Alexandre le Grand n'est jamais parvenu à s'exprimer couramment en grec et dans ses accès de colère il investissait de préférence dans l'idiome de son pays.

Après sa victoire du Granique et pour frapper l'esprit inquiet des Grecs, Alexandre envoya aux sanctuaires d'Athènes 300 boucliers avec la dédicace „Alexandre, fils de Philippe, avec ses compatriotes et les Grecs, sans les Spartiates“.

Et par la suite aussi d'Alexandre qui était d'origine grecque, était mal vu des troupes macédoniennes, qui finirent par le livrer à ses adversaires.

Thucydide, Strabon, Polybe, Diodore, Ptolémée, Plin et autres sont tous d'accord sur l'unité ethnique des Illyriens, des Macédoniens et des Thraces; or, ces derniers, de l'avis de toute l'antiquité, étaient les proches parents des Phrygiens, des Bithyniens etc. tous de race pélasgique.

On sait d'autre part que la théogonie hellénique est presque toute d'origine thraco-phrygienne et arcadienne; or, la plus grande partie des noms des dieux de l'Olympe grec ont des affinités avec des radicaux, conservés dans l'albanais moderne.

Une infinité de noms propres, d'appellations géographiques et autres, propres aux pays phrygo-illyriques, et la plupart des vocabulaires de leurs idiomes particuliers, parvenus jusqu'à nous, appartiennent à des radicaux dont on retrouve les traces dans la langue parlée par les Albanais.

Dans les phrases qu'Aristophane met dans la bouche d'un dieu triballe, on retrouve sans la moindre difficulté les vocabulaires et la construction de l'albanais parlé de nos jours; un Albanais ne saurait s'exprimer d'un autre manière; et cela date de plus de 24 siècles.

Ptaton dit que les Grecs ont eu des Phrygiens le vocable PYR (= feu); pour le cas où cela serait vrai, notons que le vocable phrygien existe dans la langue parlée par les Albanais. Ceux-ci l'auraient-ils emprunté aux Grecs? en ont-ils hérité des parlers ancestraux? Après, tout ce qui vient d'être dit, pourquoi ne pas admettre cette dernière alternative? Est-il bien nécessaire de nous résumer?

Par ce qui vient d'être exposé succinctement — il ne s'agit pas de faire ici un cours d'histoire ou de linguistique — nous croyons qu'il résulte clairement:

1° que les Albanais sont les arrières-petits-fils des Illyriens, des Macédoniens, des Thraces, des Phrygiens et des autres peuples de même famille, dont les idiomes ne différaient entre eux que par des nuances dialectales.

2° que l'albanais moderne est la survivance de la langue que parlaient ces peuples il y a au moins 24 siècles.

3° que par conséquent son passé n'est pas inconnu, comme le veut M. Meillet.

4° que, tout comme le celtique, il a été parlé par un grand nombre de peuples, ce qui, croyons nous, satisfait pleinement au postulat de „grande nation“ que pose M. Meillet.

(à suivre) S. KOLEA

të më-
let e nje-
jmë që l'i
r ato na
bresin që

OETHE

Dorëshkrimet nuk
kthehen



AZZO)

N. IO

anais et isade

Albanais, écol-
ger d'être grecs
ués à disparaître
le qui les sauva
s Vénitiens à l
i, en conquér
ur la Républiq
tablissement d'
stantinople, do
taires fut le
„d'un quart

„mi“ contenait
de partage,
so, tout le t
agenetia et
de l'île de
sence occiden
canée dans
ans par cet

le province b
ans aucun
: divisions
catépan qui
x. A Duraz
me d'établiss
ins cette sit
XIII-e sié
: catépan
: l'archev
mplace, nat
de Const
trder a
pour fons

énitienne,
Zaguse, et
Venise du
d rôle que
égions. M
ganisation
la crois
aincu dé
vait réais
latins
tres po
ue alban
ant à D

tes s'éta
causé p
i. Alo
l'étenda
Nicée,
ta, hab
nais et
sit pass
Duraz
hérités
it à
nme
sur le
t d'E
t naci
e emp
son
la ra
auton

CO
sf

SHQIPËRIA E RE

ALBANIA NOUË ORGAN KOMBETAR-POPULLOR

Drejtor-Proprietar: MIHAL S. XOXE

Drejtor Politik: Dr. ZOI XOXA

Një popull nuk e ndryshon shpirtin e stergjyheve të tij po munt t'i japë drejtim të ri: burim lirimesh ose katastrofash.
Gustave Le Bon

PAJTIMET:	
Në Shqipëri	
Për një mot - - - - -	fr. ar 10
Për gjashë muaj - - - -	6
Në Romani	
Për një mot - - - - -	Lei 300
Për gjashë muaj - - - -	160
Në Amerikë	
Për një mot - - - - -	Doll. 3
Për gjashë muaj - - - -	150
Kudo gjete	
Për një mot - - - - -	fr. ar 15
Për gjashë muaj - - - -	8

Ç'do numur 1/2 Leke

Lirime, ngushëllime, falënderje 5 Lei radha. Për reklama marvëshje e veçantë

DEL Ç'DO TE DJELE

Drejtimi: „SHQIPËRIA E RE“
Constanța—România
Telegr. ALBANIANOUË TELEFON 531

Dorëshkrimet nuk kthehen

La langue albanaise

Suite (4)

M. Meillet ajoute „Jusqu'à ces dernières années il ne s'était pas constitué de langue littéraire écrite commune à tous les Albanais.“

Nous croyons avoir suffisamment démontré qu'il s'en était bien constituée une; les nombreuses œuvres littéraires, publiées depuis le XVI siècle, sont là pour enlever toute valeur à cette assertion, et cette langue était bien „commune à tous les Albanais“ puisque l'auteur lui-même reconnaît explicitement „que les ressemblances entre les parlers locaux sont très grandes et que tous les individus parlant albanais peuvent, avec peu d'efforts, s'entendre entre eux.“

Si le mouvement littéraire n'a pu atteindre à un plus grand développement, la faute n'en peut être imputée qu'aux conditions politiques dans lesquelles, pendant des siècles, s'est débattue la nation albanaise, sous la double férule tyrannique des gouvernements byzantin et turc d'une part et du patriarcat grec de l'autre.

M. Meillet se trompe évidemment dans ce qu'il dit à propos du congrès tenu à Monastir en 1908. Il ne s'y agissait pas „de fixer l'orthographe de l'albanais“ mais bien d'unifier les différents systèmes d'écriture de la langue.

Jusqu'à cette époque, ceux qui écrivaient en albanais avaient dû se plier aux possibilités et aux ressources que leur offraient les circonstances et le milieu dans le quel ils étaient obligés de travailler, d'où multiplicité de caractères alphabétiques suivant qu'on écrivait en Amérique, en Bulgarie, en Egypte, en France, en Italie, en Roumanie ou ailleurs.

Le congrès de Monastir, tenu à la suite des espérances qu'avait fait naître, pour un moment, l'avènement des Jeunes Turcs, s'est proposé justement de mettre fin à cette multiplicité de systèmes d'écriture.

Poursuivant son réquisitoire contre l'albanais, M. le Professeur A. Meillet, déclare que cet idiome „n'a jamais exercé sur une autre langue une action notable et a lui-même emprunté de toutes mains.“

Rien d'extraordinaire ni de surprenant dans le fait — si pourtant vrai — que l'albanais n'ait eu de l'influence sur d'autres langues.

Refoulés de plus en plus dans un petit coin du vaste territoire que leurs ancêtres occupaient à l'aube des temps historiques; entourés et obligés de lutter sans cesse contre des voisins, de jour en jour plus entreprenants, qui ne cessaient de convoiter jusqu'au dernier lambeau de leur patrimoine, les Albanais, n'ont pu avoir, dans le cours des siècles, ni le temps, ni la tranquillité d'esprit, ni les moyens matériels nécessaires au développement in-

tellectuel et littéraire et au rayonnement commercial, qui seuls peuvent exercer de l'influence sur les autres.

Ceci dit, ajoutons que nous ne croyons pas hors de propos de conseiller à tous ceux qui partageraient les opinions de M. Meillet, d'étudier avec un peu plus d'impartialité le grec moderne. Il se peut qu'ils y trouvent, soit dans le domaine de la phonétique soit dans celui de la construction des phrases, des éléments qui les engageraient peut-être à changer d'avis sur ce point; cela indépendamment de tous les mots pélagiques, admis avec droit de cité dans le grec ancien, et de tous les vocables albanais, infiltrés dans le grec populaire, et qui y sont d'un usage courant, malgré les efforts des épurateurs.

Que l'albanais ait emprunté aux autres langues, plus avantageusement que lui-même au point de vue politique ou littéraire et commercial cela est indéniable; il n'est du reste ni le premier ni le dernier de la série.

Ces emprunts ne paraissent pas avoir eu toutefois l'importance que semble vouloir leur prêter M. Meillet, qui n'a parlé que par ouï-dire, car on voit bien qu'il ne connaissait pas l'albanais.

Malgré cette ignorance, l'auteur n'a point hésité de se lancer dans des recherches étimologiques sur une dizaine de mots, qui, suivant toute apparence, lui ont été fournis par d'autres, intéressés au dénigrement systématique des Albanais et de leur langue.

Les amateurs de paradoxes et de bons mots colportent volontiers qu'un homme politique, plein d'esprit et de valeur non commune, aurait demandé deux seules lignes d'écriture pour condamner un homme. M. Meillet, professeur de langues au Collège de France, n'en commande pas autant; avec douze vocables insignifiants il prononce condamnation contre tout un peuple.

Nous aurions désiré nous en arrêter là, car ce qui suit, c'est à dire les arguments étymologiques alignés par M. Meillet, sont de vaines puérilités. Mais comme il se peut, malgré tout, ne fut-ce que par égard à la qualité de l'auteur, qu'on attribue à ces enfantillages plus de valeur qu'ils ne peuvent avoir en réalité, force nous est de ne pas laisser passer sous silence aussi ce dernier point.

Mbret (=roi) „C'est simplement la forme qu'a pris en albanais le mot latin *imperator*“ dit M. Meillet.

Notons en passant que les avis sont partagés sur l'origine de ce dernier vocable.

D'aucuns pensent que: *imperator* (=empereur) n'a qu'une ressemblance homographe avec

le terme *imperator* (= qui commande et, par la suite, général victorieux). On sait que les Romains avaient en horreur le nom même de *roi* (*rex*); aussi lorsqu'ils se sont trouvés dans la nécessité d'exprimer la dignité royale, ils y ont pourvu en empruntant les termes adéquats aux anciens parlers italiotes. C'est ainsi, prétend-t-on, qu'ils auraient eu des Osques le vocable: *embratur* ou *mbratur* (=roi, proche parent, semble-t-il de l'ancien grec *Pratos*), que les grammairiens auraient accommodé pour le confondre phonétiquement avec le vocable latin. Il en a été de même du mot *Caesar* adopté de la langue des Etrusques: *Kaesar* (= roi), vocable qui, par une coïncidence pas tout à fait fortuite, puisque les Etrusques étaient des Pélasges, se retrouve dans l'albanais: *këzar* (=celui qui ceint le diadème).

Mais ceci pour simple mémoire.

M. Meillet paraît faire un crime aux Albanais de ce qu'ils auraient adopté ce vocable; mais qu'y a-t-il d'extraordinaire dans ce fait? Les Albanais n'ont connu les empereurs qu'avec la domination romaine; dès lors il était tout naturel qu'ils prissent aussi le vocable en usage chez les dominateurs; cela c'est vu de tout temps et partout.

Quoi qu'il en soit, ajoutons que dans l'albanais ne manquent point les termes équivalents; obéissant à des lois depuis les temps préhistoriques, les Albanais ont bien conservé dans leur langue des vocables comme: *kren*, *rrëgjë*, *prenn* (et *prent*), *prek* (et *prenk*), *çelë*, *cekë* et peut-être d'autres, équivalents à: roi chef, seigneur etc., dont quelques-uns confinent avec les termes de même signification de la grécité préhistorique et du gaulois préromain.

Ejalë et *flasij* „des termes aussi courants sont d'origine latine; il s'agit du latin *fabella* (ital. *favella*), *fabulare* (esp. *hablar*)“ avance M. Meillet.

D'après cela il résulterait que les Albanais ont dû attendre l'occupation romaine — et pourquoi pas encore la formation de l'italien moderne et le l'espagnol? — pour arriver à exprimer deux idées parmi les plus élémentaires et les plus usuelles dans le commerce de toute société humaine, même primitive!

La vérité heureusement est toute autre. Il y avait dans le bagage indo-germanique des radicaux: *fly*, *flo*, *fle*, *feh*, *fol*, desquels les Grecs ont eu leur: *flyoo* (= parler), congénère peut-être du latin: *flo* de même signification et proche parent de l'albanais: *flalë* (pour *flalë*) et *flasij* (*fol*, *fiet*, *fiit*, *fliste*). Ici on se rapproche d'un autre radical indogermanique: *faj* (dernier *f* pour le digamma) et *fah* (le *h* pour le digamma à esprit rude) dont les Grecs ont tiré

leurs: *faos* et *femi*, les Latins leur: *fari* (dont *fabula* et son diminutif *fabella* et que les Albanais ont conservé dans *them* (*thënë*, *thashë*, *thua*), *thoshte*, *theshte*, etc.

Qen „du latin *canis*“ d'après M. Meillet; or, *canis* est identique au grec *kyoon* et au sanscrit *çvan* (ou *svan*) et *kvon* qui se trouve aussi *shunah*, *çunas*, *shuni*. Pour le vocable grec *kyoon* (gén. *kynos*) Platon dit que „les Grecs l'auraient eu des Phrygiens, qui le prononcent avec une petite différence.“

Quoi qu'il en soit, les Albanais, qui depuis la préhistoire élevaient leurs fameux chiens molosses, possèdent dans leur langue les vocables *qën*, *qen* et *çen* dérivés, de toute évidence, d'un radical commun indo-germanique.

Mais même en admettant que, par impossible, le vocable *qen* ait été emprunté au latin *canis*, cela ne constitue pas une preuve de l'indigence de la langue, comme paraît le croire M. Meillet; l'albanais a conservé jusqu'à ce jour les synonymes; *shagë*, *blcë*, *becë*, *buçe*, *bushitërë*, *mecë*, *gore*, *kute* et autres.

Fron du grec *thronos*. C'est parfait: mais à côté de ce vocable, qui est en quelque sorte spécialisé, il y a en albanais les synonymes: *shkam* et *selijë*, d'un usage beaucoup plus courant. Mais au fait, est-il juste de reprocher aux Albanais cet emprunt, imposé par la domination byzantine et par l'église grecque, alors que d'autres nations, et parmi les plus avancées, ont emprunté aux Grecs, sans y être contraintes, ce même vocable?

Lypset (et *lipset*) „du grec *eleipsa* = j'ai laissé“ dit M. Meillet. Notons que pour le grec le sens est: manquer, falloir.

Quoi qu'il en soit l'albanais possède les verbes: *lypij* et *lipij*, avec leurs dérivés et dont la signification, presque identique est: avoir besoin, demander, exiger, réclamer, solliciter, implorer, mendier, etc.

Serait-il téméraire après cela de prétendre que les Albanais n'avaient point besoin d'emprunter à leurs voisins du sud le vocable en question, dont on devrait chercher les ascendants dans un fonds commun indo-germanique?

Papsem (= je me repose) „du grec *epafsa*“. Tout à fait inconnu en Albanie ce vocable est peut-être en usage dans les colonies albanaises en Grèce.

Pour exprimer l'idée de repos les Albanais ont: *pushoj*, *qetëm*, *çlodhem*, *prëhem*, *më:xej* et autres synonymes.

Zakon. Vocable en effet slave, d'un usage très courant en Albanie.

Toutefois la langue possède en plus les synonymes: *dokë*,

xajë, *ojtnjëjt* *sull*, peut-être d'autres encore.

Sohat. Vocable introduit par la domination turque et comme tel mis à l'index par les Albanais. Les équivalents albanais *herë* et *herzë* l'ont presque complètement remplacé.

Zaman, Mot dû également à la domination turque. M. Meillet assure qu'„il est largement répandu“. Qu'il nous soit permis d'en douter; en Albanie on a entendu de tout temps et partout le vocable *kohë*; il se peut que, rarement et dans des cas particuliers, des Albanais turquisants ou des Turcs, connaissant imparfaitement l'albanais, aient pu employer le mot *zaman*. A noter que le terme en question est en usage courant dans les autres pays balkaniques.

Fitim (et non pas *fit*) de l'italien *proffitto* pense M. Meillet. On serait tenté de penser le contraire, c. à. d. que d'un *fitim* italien eût plutôt pu résulter un *proffitto* albanais; mais nous ne demandons pas tant que ça.

Nous notons seulement que *proffito* vient d'un verbe latin *proffico*, lui-même composé de *pro* et *facio*, d'où impossibilité d'en faire dériver *fitim* es les autres mots de même famille en albanais.

Mais si l'on tient absolument à faire venir l'albanais du latin, pourquoi ne pas orienter les recherches du côté de *vincere* et *victoria*?

Bien entendu nous ne faisons pas notre cette filiation. Nous prétendons que le vocable albanais est bien albanais et se rattache un radical indo-germanique qu'on retrouve dans les latins: *vigor*, *victoria* et autres et aussi peut-être dans les grecs: *ishys*, *vgjeja* et autres.

Fortë „et le verbe dérivé *forcoj* (fortesoj plutôt) ne sont autre que l'italien: *forte*, *forzare*“ affirme doctoralement M. Meillet. Son erreur provient de ce qu'il a perdu de vue les latins: *fortis*, *fortesco*, (= devenir fort), les grecs: *ferteros*, *fertatoz*, *sfodhra*, le gothique: *hart* le slave: *vre-den* et d'autres encore. L'albanais possède en outre les vocables: *fërtymë* et *vërtik* qui au besoin, suffiraient pour prouver que M. Meillet se trompe pour le moins de porte. *Pagoj* du „pagare des Italiens“. Or ce dernier paraît venir d'un *pacare* (=païser) latin tout comme les franco-romans: *payer*, *payër*, *palar*, *pagar*, *paguar* etc. l'espagnol: *pagar*, et l'anglais: *to pay*; pour une fois les Albanais ce trouveraient en excellente compagnie; ils perdraient à s'en vouloir séparer. Aux linguistes, qui connaissent aussi le latin: *placare* et les radicaux slaves: *plat*, *plak*, *plaq*, lesquels se retrouvent aussi sauf erreur, dans le roumain, de dire si nous nous trompons.

Tirana, 30 Juin 1928 S. KOLEA